

doux, moins piquant que celui qui l'a été avec l'engrais flamand. Dans la culture des céréales, il faut l'employer avec prudence, attendu que cet engrais, et c'est ce qui le rend si précieux pour les prairies et les fourrages en général, favorise la production herbacée, sans donner à la paille toute la rigidité nécessaire pour bien se soutenir. Au reste, on s'en sert surtout alors comme supplément de fumure, et c'est, d'ailleurs, ainsi que l'engrais flamand, une destination qu'il reçoit fréquemment.

“ On répand cet engrais au moment des semailles ou quelque temps avant ; on l'applique toutefois aussi sur les plantes en pleine végétation, au colza, aux betteraves, aux navets, etc. Il n'exerce pas sur les feuilles la même action que l'engrais flamand, mais on cherche cependant toujours à l'employer en temps pluvieux.

“ On emploie cet engrais à la dose de 100, 200, 300 gallons et plus par arpent.

“ Au moment d'extraire le purin de la citerne, on le remue avec de longues perches, de manière à en mélanger les différentes parties et à mettre en suspension dans le liquide les matières qui se sont déposées. L'extraction s'effectue à l'aide d'une pompe ; on transporte l'engrais sur les champs au moyen d'un tonneau. ” On se sert ensuite du baquet portatif et de l'écope ou écuille à long manche ou bien encore, et principalement quand il s'agit d'arroser des prairies, on s'arrange de manière que le tonneau de transport fonctionne directement à la façon d'un arrosoir, mais dans ce cas, la marche de la voiture qui porte la futaille doit être bien régulière, sans quoi l'engrais serait distribué inégalement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que pour donner une fumure forte, il faut aller lentement, tandis qu'il faut presser le pas pour rendre la fumure faible.

La charrette brabançonne, dont on se sert le plus ordinairement dans le nord de la France et en Belgique, ressemble beaucoup à celle de nos porteurs d'eau de Paris. Sur une surface plane et résistante, un bon cheval suffit pour la trainer avec le tonneau plein ; mais dans les terres labourées, deux chevaux ne sont pas de trop. Tantôt, l'engrais liquide tombe en dessous sur un bout de planche incliné et rejaillit de tous les côtés tantôt un robinet le verse dans une caisse en bois criblée de trous ; tantôt enfin, on adopte pour la répartition du liquide le système de voiture d'arrosage, dont nous nous servons pour les rues et places publiques des grandes villes.

Sur les terres billonnées, la distribution du purin, au moyen de charrettes à conduits troués, ne se fait jamais régulièrement, parce qu'il n'est pas possible de maintenir ces conduits

dans une position constamment horizontale. En pareil cas, on doit donner la préférence au bout de planche, et, mieux encore, à l'épandage par l'écope ; malheureusement, la manœuvre de cette écuille exige un long apprentissage, et la plupart de nos cultivateurs français ne sauraient pas s'en servir. Ils feront donc bien, pour le moment, de s'en tenir à la charrette brabançonne, dont la futaille ne porte ni robinet, ni conduit troué. Outre la bonde, ouverte à sa partie supérieure pour entonner le liquide, le tonneau à purin offre encore deux ouvertures, placées en regard l'une de l'autre, en dessus et en dessous et fermées par un long tampon qui traverse le tonneau de part en part. La manœuvre de ce tampon se fait à l'aide d'un cordeau que le conducteur tend ou lâche, selon qu'il veut ouvrir ou fermer.

Si l'effet du purin est rapide, il est court aussi et ne se fait pas sentir plus d'une année. On lui attribue cependant une durée de deux années et plus sur le gazon. Il disparaît moins vite dans une terre consistante, comme celle des pâtures, que dans une terre ameublie par des labourages profonds.

Sang.

Le sang est un engrais très-riche, très-énergique d'assez longue durée. On aurait donc tort de le perdre, et cependant, on en perd plus qu'on ne pense dans les boucheries de campagne et les abattoirs de petites villes. Les cultivateurs de profession savent à quoi s'en tenir là-dessus, mais il savent de même que, dans la plupart des cas, ils perdraient à recueillir cet engrais un temps que celui-ci ne payerait pas toujours. Mettons les choses au mieux, et supposons, si vous le voulez, qu'il soit aisé de s'entendre avec les bouchers et d'avoir à bon compte, de fois à autres, des futailles pleines de sang, la plus grosse difficulté restera-t-elle à lever. Comment l'emploiera-t-on ? Le premier moyen consiste à bien mélanger le sang liquide ou en caillots avec de la terre, mais vous saurez que l'on a toutes les peines du monde à défendre les composts de cette nature contre les chiens et les loups. Le second moyen consiste à faire chauffer fortement de la terre au four et à la mélanger avec le sang, à raison de 3 ou 4 gallons de terre par gallons de liquide ; mais combien trouvera-t-on d'individus disposés à entreprendre ce travail ? Le troisième moyen, qui est du ressort de l'industrie, consiste à dessécher le sang, à le pulvériser et à le conserver en lieu sec jusqu'au moment de s'en servir. Ce moyen ne saurait donner de résultats avantageux dans une ferme, et les cultivateurs l'abandonnent aux marchands d'engrais qui expédient le sang desséché dans les

colonies, pour la culture de la canne à sucre

Tout bien compté, le sang ne doit donc pas être considéré comme pouvant offrir une grande ressource à l'agriculture. M. Girardin rapporte qu'à la ferme modèle de la Saulsaie, on compense l'insuffisance du fumier par du sang provenant des boucheries de Lyon, et que deux chevaux vont chercher tous les jours dans des caisses. Ce sang, ajoute-t-il, est reçu à son arrivée sur de la terre chauffée fortement dans un four. Un ouvrier broie et mélange le tout avec soin, après quoi, il le saupoudre de plâtre et de poussier de charbon de bois, pour fixer les gaz ammoniacaux produits par la décomposition du sang. Le compost est répandu à raison de 250 gallons par arpent soit en même temps que la semence, soit en couverture, après l'hiver, sur le froment d'automne. Il va sans dire que cette opération, facile à exécuter dans un grand établissement, ne présenterait pas à tous nos fermiers et dans toutes les contrées, les avantages que paraît en retirer le directeur de la ferme-école de la Saulsaie.

Le sang convient principalement aux terres argileuses et froides ; toute fois, il est certain qu'il produirait de bons effets dans les terres légères si l'on avait la précaution de l'y répandre par un temps humide.

Chair des bêtes mortes.

Tout ce qui vient de la terre, avons nous dit, doit retourner à la terre. A ce titre, nous aurions tort de ne point classer les cadavres d'animaux parmi nos engrais, et nous prenons la liberté de blâmer vertement ceux de nos cultivateurs qui négligent d'en tirer parti. Souvent, trop souvent même, les accidents et les maladies nous enlèvent des chevaux, des vaches, des veaux, des porcs, des moutons, ou de la volaille. Qu'en faisons-nous ? nous jetons la volaille sur le fumier et l'abandonnons aux chiens ; nous enfouissons les veaux et les porcs au pied de quelque arbre malade, sans même prendre la peine de les couper par morceau : nous dépouillons les grosses bêtes de leur peau et les conduisons quelque part au milieu des champs, afin qu'elles y deviennent la proie des chiens, des loups ou des corbeaux. Les règlements de police nous ordonnent de les enfouir, mais nous passons presque toujours sur les règlements, à moins que les administrations y tiennent la main, ce qui est rare dans nos villages. Voilà ce que nous faisons ; reste à savoir ce que nous devrions faire.

Les hommes de théorie, qui ne se mettent presque jamais à la place des praticiens, nous donnent toutes sortes de conseils, en ce qui regarde le parti à tirer des cadavres d'animaux ; il ne manque qu'un détail à leurs recettes,